

## AILLEURS.

Jadis cet océan ne faisait que s'arrêter haletant aux confins de la terre, là-bas peuplée de créatures, de monstres, cynocéphales, cyclopes, cannibales et même amazones à sein unique qui n'avaient rien à voir avec le lait de l'humaine tendresse.

Puis on découvrit l'autre côté de la platitude. En oubliant la Méditerranée, petite mer baignant des côtes délicieusement chaudes, délicatement sèches, avec des arbres tenaces aux branches tordues, avec des vents puissants.

De l'autre côté. L'océan séparait deux continents. Il s'écroulait sur les plages, de coups de queue bruyants il sapait l'assise des falaises, il faisait des vagues troublantes vert jade ornées d'écume, il repartait de l'autre côté, rempli de fureurs, de langueurs, de charmes, bleu sombre emmenant avec lui, courants chauds, froids, remue-ménage, balancements, hâtes, paresse. Il voulait voir là-bas, il se retrouvait sur des rivages que lui disputaient les sédiments de l'Amazone. Eaux troubles.

Là-bas habitait une créature inoffensive dans son écrin de verdure. Une petite fille.

Son nom était Ulayumacana.

Assise, les bras entourant ses jambes repliées, le torse appuyé contre ses cuisses, la tête bien droite.

Elle écoutait.

La nuit remplie de bruits fertiles racontant des histoires et l'être humain ne pouvait qu'écouter, car comprendre un monde qui n'était pas le sien, le pourrait-il vraiment ? Imaginer, il le pouvait car là il n'y a de vérité que la sienne. Elle écoutait le sommeil bruyant de ce mois de mars gorgé

de soleil, leur intermède estival à eux après les pluies brusques remplies d'odeurs fertiles qui faisaient glouglouter la terre chavirée, extasiée puis rebelle. Des arbres immenses étaient tombés, tête fracassée, prêts à se laisser dévorer, assimiler, devenir des réceptacles grouillant de vies, comme à chaque fois, ils en avaient entraîné d'autres, la forêt avait résonné de leur hurlement final, le sol avait tremblé. Maintenant on se réchauffait, on se cuisait la peau, on se dorait le crâne, on plantait pour tout voir repartir d'un seul élan commun.

Elle devait partir.

Il est déjà bien tard avait dit sa grand-mère, l'année a commencé depuis longtemps, tu veux donc qu'ils viennent te chercher? Il faudra que tu rattrapes ton retard, petite fille.

Elle écoutait les grenouilles. Il pleuvait légèrement et elles en parlaient de ces quelques gouttes qui leur tombaient sur le dos, lissaient leurs aspérités de terre rugueuse, faisaient palpiter leur ventre et leur gorge clairs et fragiles, elle pouvait visionner leurs énormes yeux dorés à fente obscure qui semblaient vouloir sauter vers l'avant dans un enthousiasme de découverte. Qu'est-ce qu'elles étaient bavardes ! Croac, croac. Et comme des rires et comme des cris d'aise et comme des conversations. Elles dansaient peut-être, s'enlaçaient de bonheur, chacun avait trouvé sa chacune, elles se prenaient des bains de boue, s'éboudissaient. Mais qu'en savait-elle? Elle n'était pas grenouille, elle aurait voulu l'être. Elle ne voulait pas de sa condition humaine. Ce n'était pas bon. C'était carrément mauvais.

Elle grimpa dans son hamac. Le léger balancement lui amènerait peut-être le sommeil. Si elle pouvait rester là, suspendue comme une feuille éternelle dans le temps à rêver. Elle pensa à grand-mère et à grand-père, à leur visage comme la peau de certains arbres avec les rides de tous les chemins qu'ils avaient parcourus. Là encore ils étaient en train de voyager, les bougres. Eux aussi avaient envie de promener ailleurs. L'aïeul fumait son kali et sa femme attra-

paît au passage la petite fumée. Il n'allait pas s'en aller tout seul !

Que lui restait-il à grand-papa ? Pas grand-chose. Les contours du monde se brouillaient. Quand il plissait les yeux, il prétendait que c'était pour mieux évaluer les distances, pour mieux saisir la nuance du ciel. Cela fut vrai jadis ; son œil d'aigle décelait l'animal dissimulé et guidait sa flèche puis plus tard son fusil. Maintenant on faisait semblant de le croire, il avait sa dignité.

Ils étaient assis sous son arbre. Le meilleur, disait-il.

Quoi donc ? Ce truc rabougri au tronc malingre, à l'ombre chiche ?

Le meilleur. Vous n'y connaissez rien. Il est en train de grandir, il ramasse sa sève qui va jaillir, qui lui fera les plus beaux bras de la forêt, les plus larges feuilles, les plus gros fruits.

Oui, c'est cela. C'est comme nous, des futurs rabougris. Enfin, on attend de voir.

Vous verrez, vous verrez ! Bande d'aveugles.

Il n'y a que toi qui vois clair, à te croire.

Évidemment ! Il était au courant de tant de choses, des pérégrinations et des hauts faits de notre peuple et surtout des faces cachées. On réfléchissait, il avait raison, on se taisait, on se mettait à craindre : Avait-on été arrogant ? Avaient-ils une croissance en perspective ?

Le jeune coq était près d'eux. Cet idiot. D'où est-ce que grand-père tenait ses belles plumes blanches ? De quel croupion les tirait-il subrepticement d'un coup sec ? Cet imbécile de coq ne faisait que pousser des cris d'orfraie, tout d'un coup le matin était en pleine après-midi, en plein soir. Ne les reconnaissait-il pas pendues au cou ou coquettement dressées dans sa coiffure ? Ne le narguaient-elles pas à se planter ainsi sur une autre peau ? Il ne se planquait même pas les veilles de grande fête. Peut-être ne devait-il sa survie qu'à sa touchante naïveté et son dévouement aveugle.